

Le divorce interdit

Nathanaël Makaya Busukila

**Le divorce
interdit**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08501-2

Chapitre 1

Fut Gambio, un quartier populaire, un coin ghettoïque où vivaient au rythme festif de bouteilles de champagne, toutes sortes de vices et de dérives. Saturé de jeunes délinquants et d'insatiables épicuriens en quête perpétuelle de nouvelles aventures et d'adrénaline de tout genre, l'air dans ce secteur de vie, était pollué de sexe et de stupéfiants. Entre récurrentes descentes policières et arrestations, il n'était prudemment pas recommandé d'y faire élection de domicile. Comme par enchantement, au fil du temps, le quartier finit par devenir un milieu urbain ; revêtu d'une importante et grandissante renommée. Dorénavant, un air sain s'y respirait, un air plus que suave s'y épanouissait. Plus qu'autrefois, le quartier présentait désormais un visage charmant, lequel de plus en plus mordait de charme et de séduction. Marchaient promptement, de pas pressants sur des kilomètres de bouches et d'oreilles, les changements observés dans ce secteur de vie. Posés sur les lèvres des gens, ils occupaient leurs interminables conversations. Il ne manquait plus que les chaînes de télévision et de radio en consacraient

des rubriques entières. C'était un bouleversant renouveau de vie. Il fallait réapprendre à y vivre.

Contre son gré, peut-être ou pas contre celui des habitants de Gambio, le quartier eut succombé à un envahissement aussi bien massif que brutal, de personnes abusivement nanties. Tels des vautours affamés autour d'une cuisse saignante de gazelle, ces personnes formaient une vaste communauté de gens extrêmement riches de biens et d'argent. Toutes, avaient des richesses aussi longues que la longueur du Mont Kilimandjaro, des comportements et agissements de bourgeois, lesquels significativement, marquaient une différence avec ceux des autres habitants du quartier. Portefeuilles et comptes bancaires garnis de sommes d'argent mirobolantes, c'étaient comme on les appelait : des grosses fortunes. À chaque sortie de l'or du jour et de l'or du soir, perchés là-haut dans le bleu mystère, elles défiaient l'opulence dans toutes les formes réelles et inimaginables. Chacune d'entre elles, dans l'extravagance, l'abus de ses gargantuesques revenus pécuniaires, blâmait la richesse. Thésaurisant, épousant un planning financier plus que mirifique, toutes rythmaient la vie avec ostentation, la menaient de façon sardanapalesque. Certaines se plaisaient à multiplier les conquêtes, à être à la perpétuelle recherche de nouvelles aventures. Leur train de vie, aussi bien bouleversant que vertigineux, non seulement ne s'accommodait pas à l'environnement, mais plus encore, était mille crans

au-dessus de celui des modestes habitants du quartier. Mettant du boom aux cœurs des moins aisés, ces derniers, victimaires, en souffrance de cela, se sentaient à l'étroit. À titre de comparaison, les habitants de Gambio accusaient un rang social piteux. C'étaient à dire que tous n'étaient pas bien aises d'être en admiration devant un spectacle de richesse qui quotidiennement les taraudait. À leur manière, ils se morfondaient de sentiments peu réjouissants, mortifiaient leurs sens de l'esprit. Ces grosses fortunes avaient en propriété toutes sortes de biens matériels. Leurs demeures de rois étaient construites non avec du matériel de récupération, mais en matériaux excessivement coûteux et durables. Ces constructions donnaient au quartier plus qu'un coup de peigne, de neuf, elles suscitaient l'émerveillement, rencontraient l'assentiment et l'approbation des observateurs. Venant de partout, ils épuisaient et tuaient des heures entières à contempler ces chefs d'œuvres. Cela donnait à penser que le quartier devînt un site touristique.

Sam's Foukié était un trentenaire. Fort longtemps admis à l'université du célibat, il en obtint au final un doctorat. N'ayant pas à l'esprit la quête de construire un cercle familial de vie, il n'avait ni concubine, femme ni enfants à charge. Ce mode de vie lui était plus que convenable. Beau de visage et de corps, il était plein de séduction. Façonné avec préciosité, sur son corps enivrant et bien sculpté étaient gravés d'impressionnants pectoraux et durs

muscles abdominaux formés en petits carrés. Trônait sur sa tête, une coupe de cheveux qui ajoutait du charme au charme. Ces attraits physiques étaient des arguments de taille, à la hauteur du Mont Everest qui ne manquaient pas de faire chavirer les cœurs. Vêtu d'un charisme pénétrant et très prononcé, les demoiselles et les femmes mariées lui faisaient des appels de phares. Ces phares, projetaient une intensité de lumière à rendre aveugle un voyant et à rendre un voyant aveugle. Ils donnaient à saliver d'envies peu protestantes. Des rondelles fessières à celles des seins, ces séductrices, sans retenue se déhanchaient, trémoussaient, se cassaient les corps dans des mouvements difficiles à réaliser. Il leur fallait après, peut-être de longues heures de massage pour s'en remettre. Leurs vêtements plus que moulants, étaient frappés d'une élasticité très élastique. Abusivement transparents, ils vitupéraient les bonnes mœurs, l'éthique, le bon sens. Tenté à l'idée de s'y enivrer, cet homme de principes travaillait à avoir un mental de résistant.

Le trentenaire accusait un style vestimentaire, particulièrement et abusivement luxueux ; toujours en accord avec les tendances à la mode. Distinctif dans son accoutrement, même à plus de huit-mille kilomètres de vue, il se paraît de toutes sortes de bijoux plaqués d'or, d'argent, diamant et de cristaux. Lui, formulaient les mauvaises langues, la prétention et la vantardise. Elles bâtissaient à son désavantage l'image arrogante d'un homme friqué.

À son passage, dans de lourds bagages, il transportait une odeur de richesse qu'il laissait trainer derrière lui ; il la jetait sur les voies publiques et dans l'air qui montait jusqu'au ciel. Cette odeur parfumait le temps et s'évaporait entre les nuages. À l'inverse des glandeurs de bas étage, lesquelles baguenaudaient çà et là sans savoir où aller et quoi faire leur restant temps de vie, le trentenaire à sa guise, modestement, selon son vouloir et ses caprices, foulait les sols des pays des grands continents. Il s'y rendait pour siroter un verre de champagne, prendre une douche, respirer l'air froid ou repasser une chemise. À l'image de ses congénères vivant à Gambio, il disposait de moyens financiers et matériels plus que juteux. D'une arrogante richesse à compter les graines de sable autour de la mer méditerranée, il avait en possession usine de textile, plusieurs autres de genres différents, des centaines de moyens urbains de transport, d'une gamme variée de voitures de luxes, des hôtels, restaurants et plusieurs biens immobiliers en location. Ce n'était là, même pas la moitié du demi tiers de ses biens. Certes connu richissime, ayant de l'argent à ne plus savoir quoi faire, il ne s'enflait jamais d'orgueil. Léger comme une plume, comme oiseau aux ailes performantes, librement, il menait une vie paisible et bien rangée. Aux yeux des observateurs, il était frappé par la marque, le sceau de l'intrigue et du paradoxe. On ne savait pourquoi son mode de vie donnait à intéresser les gens à un point de non-retour. Peut-être parce qu'il

était différent, se distinguait de celui de ses congénères. Lui, comparativement, faisait les choses à contre-sens.

Sam's Foukié, bien qu'étant à l'abri du besoin financier, se plaisait à travailler ; comme le commun des mortels. Il était à la tête du plus grand établissement bancaire du pays. Cela, à première vue, ressemblait plus à un passe-temps. Il cumulait cette fonction à celle de conseiller du service client. Principalement, il proposait à la clientèle plusieurs alternatives relatives aux placements financiers, évaluait les risques éventuels et les avantages potentiels. Aussi, il avait en charge le contrôle de toutes les procédures de paiement, de prêt d'argent, de recouvrement de créances et signait tous les documents importants. Scrupuleux et méthodique, il était. Entre le montant gargantuesque de salaire et les primes famineuses qu'il percevait régulièrement, ses collègues de travail rendaient de lui, en dépit de tout cela, un bon témoignage. Ces derniers, toutefois, n'aimaient pas se plier à ce qu'ils considéraient comme un conformisme de rang social, en l'appelant par « *Monsieur le Directeur* ». Sam's Foukié n'en faisait pas un drame, il en était au contraire soulagé.

Fut révolu, le temps où gringalet, il festoyait ses moments puérils. Fut-il à cette époque jetée dans l'oubli du temps mais gardé en rappel dans sa mémoire, un élève studieux et un enfant parfait. Il ne connaissait que trop bien le chemin qui le conduisait à l'école et qui le ramenait à la maison. La fierté

qu'il rendait à ses parents lorsqu'il excellait à l'école, il la leur rendait encore, des plus belles des manières dans ses meilleurs jours. À chaque début et fin de semaine, il leur envoyait des sommes d'argent qui révolteraient même le diable de cupidité.

Généreux, chaque fois qu'un habitant du quartier sonnait l'alarme de détresse, il ne manquait pas de lui venir en soutien financier.

La ville avait une sacrée réputation ; tout comme lui dans le quartier Gambio. Grouillait dans ce qui se voulait être la capitale d'un foutoir et non d'un pays, des tonnes d'endroits où la boisson coulait à flots. Fort bruyants, ces milieux remplis par Sodome et Gomorrhe, assoiffés d'immoralité, mettaient l'éthique et le bon sens sur le banc de touche. C'étaient les réservistes durant le match ; peut-être ou peut-être pas ; peut-être qu'ils étaient assis dans les gradins. Les serveuses, de véritables cuisses légères, des mangeuses de sexe à la peau ébène. Elles paraient, jouaient au jeu de séduction, s'habillaient pratiquement en tenue de naissance, de manière plus que coquette. Entre les espaces de leurs moulants et transparents vêtements, on voyait les yeux grandement ouverts le charme du péché. Les buveurs friqués en appréciation, encourageaient leur train de vie avec quelques billets de banque et de petits attouchements. Eux, quelques fois ivres, aucun maitre-nageur ne pouvait les empêcher de se noyer dans l'alcool. Perdant leurs facultés de conscience, ils créaient des formes de grabuge : cassures

de bouteilles de bière, whisky, champagne et coups de poing, se mêlaient aux algarades sempiternelles qui animaient tristement les moments joviaux de certains consommateurs. Winner Casino était la cave la plus branchée de la ville, où se retrouvaient les plus grands buveurs, fêtards et les plus grosses fortunes. Tous dépensaient des sommes d'argent incroyables et faisaient guindaille jusqu'au petit matin. Les chevronnés consommateurs se défiaient. Chacun à tour de rôle, pouvait ingurgiter des packs d'alcool. Celui qui en consommait le plus était déclaré vainqueur, et l'estime de ses adversaires le suivait fièrement jusque dans la mort. Sam's Foukié, en compagnie de quelques parmi ses collègues de travail, quelques fois s'y rendait les samedis ou les dimanches aux heures vespérales. Ils arrosaient de vin et de champagne leurs conversations. Le trentenaire papotait longuement en leur compagnie, avant qu'il ne rentrât chez lui à des heures reculées de la nuit. Il n'avait ni femme ni enfants, aucune responsabilité d'un tel genre pesait sur lui, contrairement à certains parmi ses collègues.

À défaut de passer des bons moments avec ses collègues de travail, Sam's Foukié tuait le temps avec quelques accointances de Gambio. Il avait au fil du temps, été adopté par plusieurs habitants du quartier. Tous, comme les grandes puissances européennes qui naguère envahirent le continent Africain, ils envahissaient la cour d'une modeste propriété, sans remparts formés par un montage

d'eau, de sable et de ciment, fabriqué en briques. Trônait dans un coin, dans la cour, une maisonnette de fortune. Leurs retrouvailles ne se parfumaient pas d'odeur d'alcool ; non plus, ce n'était pas une activité intellectuelle qui en faisait l'objet. Pleins de divertissement ils étaient. Autour de cela, régnait toujours une bonne ambiance. Le propriétaire de l'endroit, les gens, par usage l'appelait *Monsieur le maire*. Cette appellation un peu hyperbolique, donnait à penser qu'il eût été un représentant légal de l'Etat-civil qui officialisait les conventions matrimoniales, signait les actes de naissance, de mariage et de décès. Hélas, c'était loin d'en être le cas. Il n'en avait ni le profil ni les compétences, et personne ne pouvait lui en formuler la prétention. Barbu tel un frère arabe, il était gringalet. Devant son domicile, étant dans le secteur informel, il tenait un petit commerce qui ne lui rapportait que familiale bénéfice. C'était juste le nécessaire pour s'acheter une clope, un petit verre de vin local ou un amuse-bouche. Son train de vie, n'était pas envieux ; même un fou dans ses rares moments de lucidité ne pouvait pas songer à envier *le maire*. Son fonds de commerce mit à part, il dirigeait un club de jeu de dames. C'était, en la matière, le maître. Il avait la maîtrise de ce jeu jusque dans les moindres détails. Personne, aucun joueur ne réussissait à le battre. À le voir jouer, c'était du Mozart, une démonstration de sagacité et de technicité inégalables. Dans tout le quartier Gambio, il avait gravé son nom dans les mémoires. Le club était ouvert